

BUNRAKU

THEATRE DE MARIONNETTES JAPON

dans le cadre de l'Année du Japon en France
Théâtre de la Ville / Festival d'Automne à Paris
avec le soutien du Comité pour l'organisation
de l'Année du Japon en France - de
l'Ambassade du Japon - de la Fondation du
Japon - de la Maison de la culture du Japon à
Paris - d'ANA / All Nippon Airways - du ministère
de la Culture, département des Affaires interna-
tionales - de l'Association Paris-Tokyo, Ville de Paris



MAIRIE DE PARIS



DU 13 AU 23 OCTOBRE 20H30

BUNRAKU

THEATRE DE MARIONNETTES JAPON

L'Errance de Yositone - mille cerisiers en fleurs (25 mn)

RÉCITANTS **Sizuka-Gozen Tokutayu Toyotake**
Tadanobu/Genkurô, renard
Chifosedayu Takemoto
Mojihisadayu Takemoto
Shintayu Toyotake

SHAMISEN **Seiji Tsurusawa**
Enjiro Tsuruzawa
Seitaro Tsurusawa
Seishiro Tsurusawa
Hachisuke Tsurusawa

MANIPULATEURS DE MARIONNETTES
Sizuka-Gozen **Itcho Kiritake**
Tadanobu/Genkurô, renard
Minotaro Yoshida ou **Tamame Yoshida**

EXTRACTE (20 mn)

Double suicide à Sonezaki (1h30)

d'après **Monzaemon Chikamatu**
adaptation et musique **Matunosuke Nozawa**

ACTE I : DEVANT LE SANCTUAIRE SHINTO D'IKUDAMA

RÉCITANT **Tsukomadayu Takemoto**
SHAMISEN **Hachisuke Tsurusawa**

ACTE II : LA MAISON CLOSE TENMAYA

RÉCITANT **Sumitayu Takemoto** (Trésor national vivant)
SHAMISEN **Kinya Nozawa**

ACTE III : AU BOIS DU SANCTUAIRE SHINTO DE TENZIN

RÉCITANTS Hatu **Tsukomadayu Takemoto**
Tokubê **Chifosedayu Takemoto**
Mojihisadayu Takemoto

SHAMISEN **Enjiro Tsuruzawa**
Seitaro Tsurusawa
Seishiro Tsurusawa

MANIPULATEURS DE MARIONNETTES
Tokubê **Tamao Yoshida** (Trésor national vivant)
Tyôzô (apprenti) **Seigoro Yoshida**
Hatu **Minosuke Yoshida** (Trésor national vivant)
Kuhêzi
Tamame Yoshida ou **Minotaro Yoshida**
campagnard **Kanichi Yoshida**
courtisane **Tamae Yoshida**
courtisane **Minojiro Yoshida**
patron de Tenmaya **Tamaya Yoshida**
Tama Seinosuke Yoshida
citoyens et spectateurs
Tamaki Yoshida, Minoichiro Yoshida,
Tamaka Yoshida, Ichisuke Kiritake,
Tamase Yoshida, Minoshiro Yoshida,
Tamasho Yoshida

INSTRUMENTISTES
Ensemble Tamezo Mochizuki
(**Tamekichi Mochizuki** et **Syusaku Tosha**)

directeur technique **Kazuo Sugimoto**
têtes et perruques **Tanoshi Murao**
accessoires **Keiichiro Kuga**
techniciens **Toshihiko Haneda, Akihiro Nishiguchi,**
Toshito Yamazoe, Taizo Hirose
lumières **Osamu Ayai**

FONDATION DU BUNRAKU
administrateur général **Nagashi Yoshikawa**
production et coordination **Keiko Kobayakawa**
président d'honneur **Yoshinori Ueyama**

production exécutive **FDAAC Trans-Lucido/Ayako Miyamoto,**
Euro Cap/Kenji Nishiyama
conseillère technique **Mariko Aoyama**
conseillers **Soudabeh Kia, Thomas Erdos**
conseillère artistique **Miyuki Tahara**

remerciements
France D'Orme - Hitoshi Hamaya, Théâtre national -
Valérie Terranova, Année de la France au Japon

Document de communication du Festival d'Automne à Paris - tous droits réservés

le secret du partage dans le théâtre Bunraku

la marionnette de Bunraku doit avant tout être animée d'une vie intérieure

La marionnette de Bunraku n'est que tête et membres. Car, sous le kimono, le torse n'est en fait qu'une armature. À la place du cœur est un vide, que vient combler la main gauche du marionnettiste principal. C'est elle qui tient la tête et contrôle les yeux, les sourcils et la bouche. Grâce à ce vide, le jeu de la marionnette s'exécute de l'intérieur. C'est qu'elle ne joue pas simplement son rôle en empruntant des gestes mimétiques mais elle doit avant tout être animée d'une propre vie intérieure. À la différence de toutes les autres formes de théâtre, il s'agit moins d'exprimer la vie que de la capter, de l'incarner ou de la faire incarner aux marionnettes. En effet, le *tayû* (récitant) ne récite pas à la place de la marionnette muette ; pas plus que le *shamisen* (instrument à trois cordes) n'accompagne simplement le chant et la narration.

tout commence avec le *shamisen*

Au contraire, tout commence avec le *shamisen* qui ouvre, sous les coups du plectre, tout un espace événementiel. Parfois mélodieuse et chantante, parfois rythmique et insolite, la musique du *shamisen* provoque déjà tous les mouvements, tous les motifs de l'espace dramatique. Le Bunraku est par essence un théâtre à écouter plutôt qu'à voir. Et c'est d'abord les sons touchants du *shamisen* qui nous apprennent à tendre l'oreille aux événements. À l'écoute de cet instrument à trois cordes, le plus lourd du genre, notre âme se met à vibrer déjà du plus profond de nous-même, dans l'attente de l'événement à venir. L'important est donc de vous pénétrer pleinement de

la musique du *shamisen* et de vous laisser emporter par cette étrange force qui dicte le drame du destin en convoquant tous les éléments.

le *tayû*, à la fois chanteur et récitant

Pourtant, si le mouvement dramatique est déjà évoqué dans le détail par le *shamisen*, la musique seule ne suffit pas à humaniser le drame. Pour qu'écluse le théâtre proprement dit, encore faut-il que, de la musique évocatrice du *shamisen*, s'élèvent, se distinguent des voix humaines, traduisant et assimilant le drame qui se prépare. C'est le *tayû*, à la fois chanteur et récitant, qui, tel un prisme, donne au flux dramatique dessiné par la musique toute une gamme de voix, d'émotions et de caractères. Dans le travail du *tayû*, il y a déjà toute une analyse, toute une interprétation du drame. À écouter son récit, nous sentons déjà ce qu'est chaque personnage, ce qu'il éprouve, ce qu'il désire, ce qui l'attend, au-delà même de ce qu'il sait de lui. Le *tayû*, par sa seule voix, lui rend en quelque sorte son "être". Pour le *tayû*, le problème n'est pas tant de savoir jouer de différentes voix que de descendre chercher au plus profond une véritable source d'où émerge chaque "être" avec sa personnalité et son propre destin. Ce n'est donc pas simplement une belle voix, mais une voix profonde et obscure, chargée de multiples fréquences hétérogènes qu'il faut acquérir – parfois même en "oubliant" sa propre voix – au cours de dizaines d'années d'entraînement. La voix du *tayû* doit absolument sortir du ventre, des entrailles. À travers elle, chaque vie, chaque âme commence à porter sa propre couleur ; et c'est cette floraison d'un destin singulier que nos oreilles doivent suivre. C'est alors seulement qu'interviennent

les marionnettes. Elles apportent une ultime précision visuelle au moindre mouvement d'action et d'émotion. Grâce aux marionnettistes qui, jouant presque eux-mêmes, captent le flux de vie développé par l'extraordinaire voix du *tayû*, elles s'animent de l'intérieur pour vivre le moment le plus fort de leur destin. Si la présence des marionnettistes, voilés ou non, sur la scène, ne gêne aucunement l'imagination des spectateurs, c'est parce qu'il ne s'agit pas, comme dans le théâtre ordinaire, de voir des personnages jouer, mais de voir des marionnettes inertes incarner tout d'un coup une vie, une passion, un destin. Les marionnettes ne sont pas le point de départ mais l'aboutissement du flux dramatique de la vie. L'expression du drame s'achève dans la précision de l'interprétation qui dépasse toute faculté de jeu humain. Jusqu'au bout des doigts ou dans le battement des paupières et des sourcils des marionnettes, nous voyons palpiter et affleurer l'authenticité d'une vie. Miracle du Bunraku, en effet, il arrive de voir le sang monter aux joues de la marionnette au moment où elle vit une forte émotion !

un immense flux d'émotion dramatique remplit l'espace théâtral tout entier

Ainsi le secret du théâtre de Bunraku consiste en ceci que, déclenché par le *shamisen*, emporté par la voix du *tayû*, un immense flux d'émotion dramatique remplit l'espace théâtral tout entier pour se cristalliser dans la précision ultra-raffinée du jeu des marionnettes. Par le biais de la ressemblance de la marionnette avec l'être humain, la vie parfois tragique de l'homme trouve une forme ultime. La souffrance, comme la joie, parvient ainsi à son achèvement formel et esthétique, offrant aux spectateurs une forte cathar-

sis, et même, pourquoi pas, une sorte de salut aux âmes en peine invoquées sur scène. Nous, spectateurs, partageons en effet cette vie, ce destin qui est en jeu, imprégnés que nous sommes de la musique du *shamisen* et de la voix mystérieuse du *tayû*, tout comme les marionnettes. Ce n'est vraiment pas par hasard que le *shamisen* et le *tayû* se placent non pas à l'intérieur de la scène mais devant elle*, en saillie vers la salle, tournés d'un côté vers les marionnettes et de l'autre vers les spectateurs. Nous nous retrouvons, comme les marionnettes, "réceptifs" de la vie, de la passion et de la fatalité. C'est là que se situe le partage du destin originel de l'être humain, ce qui est, indéniablement, la vocation même du théâtre.

La destinée dramatique de l'être humain coule en un flux partagé par maintes personnes. La vie humaine est comme un voyage où se tissent amours humaines et nécessités cruelles de la destinée. Telle est la philosophie qui sous-tend toute la dramaturgie du Bunraku.

le programme

Afin d'inviter d'emblée les spectateurs français jusqu'au noyau de ce mystère, le programme de cette représentation parisienne s'ouvre, exceptionnellement, sur une splendide scène de voyage pleine de gaieté et se clôt, par contraste, sur une scène triste et funeste.

l'Errance de Yositone

Dans *l'Errance de Yositone*, il faut apprécier et même respirer l'atmosphère de bonheur et de gaieté suggérée déjà par des milliers de cerisiers en fleurs. Le voyage est ici un acheminement (*michiyuki*) vers l'amour, plus exactement vers un objet d'amour. En fait, deux amours se croisent : l'amour de Sizuka Gozen envers son mari, Yositone ; et l'amour du renard Genkurô (Tadanobu) envers ses parents. Nous devons percer, à travers une joyeuse scène presque dansante, les motifs de ces amours qui ne vont pas forcément sans chagrins.

Double Suicide à Sonezaki

Dans *Double Suicide à Sonezaki*, le voyage aboutit droit à une mort tragique. Du sanctuaire shinto d'Ikudama (acte I) au sanctuaire de Tenzin (acte III) nous suivons l'emprise cruelle du destin qui contraint les deux amants à décider de la fin tragique de leur amour dans un double suicide. D'une part, le torrent irrésistible de la destinée ; d'autre part, scène cruciale, une communication d'amour précise et raffinée qui consent à partager l'épreuve de la mort. Muette, reposant sur un geste délicat (Tokubé posant le pied de Hatu sur sa gorge), cette décision du partage de la mort entre Hatu et Tokubé chez Tenmaya marque l'un des sommets de noblesse et de dignité que l'amour humain puisse atteindre face au destin.**


Yasuo Kobayashi
professeur à l'université de Tokyo

* La structure de la scène du Théâtre de la Ville ne permet pas de placer ce dispositif traditionnel (*yuka*) du couple *tayû-shamisen* de la même manière que dans le théâtre spécialisé du Bunraku. Au lieu de se situer sur le côté en saillie vers les spectateurs, il est ici sur le côté, mais au même niveau que la scène.

** Il faut signaler que dans cet acte de *Tenmaya* (apogée de la pièce), sont réunis les meilleurs artistes du Bunraku d'aujourd'hui : *tayû* : Sumitayû Takemoto - *shamisen* : Seiji Tsurusawa - Tokubé : Tamao Yoshida - Hatu : Minosuke Yoshida.

COMITÉ POUR L'ORGANISATION DE L'ANNÉE DU JAPON EN FRANCE 1997

Président : Yoshiharu Fukuhara.
Shiseido Co. Ltd. - All Nippon Airways Co. Ltd. - Asahi Breweries Ltd. - Asahi National Broadcasting Co. Ltd. - Asahi Shinbun Publishing Co. Ltd. - Daiwa Securities Co. Ltd. - Fuji Television Network Inc. - Fuji Zerox Co. Ltd. - Fujitsu Ltd. - Hattori Seiko Co. Ltd. - Hitachi Ltd. - Institut franco-japonais - Itochu Co. Ltd. - Japan Airlines Co. Ltd. - Japan Broadcasting Corp. - Japan Federation for Economic Organizations - Japan Federation of Employer's Association - Kansai Economic Federation - Keizai Doyu Kai - Kyosera Corp. - Mainichi Newspaper Co. Ltd. - Matsushita Electric Industrial Co. Ltd. - Mitsubishi Corp. - Mitsubishi Electric Corp. - Mitsui & Co. Ltd. - Mitsukoshi Ltd. - Moriuyuki Motono et Yoshihiro Nakayama (anciens ambassadeurs du Japon en France) - NEC Corp. - Nihon Keizai Shinbun Co. Ltd. - Nippon Denso Co. Ltd. - Nippon Life Insurance Company - Nippon Television Network Corp. - Nissho Iwai Corp. - Onward Kashiya Co. Ltd. - Orix Corp. - Saison Corporation - Sankei Shinbun Co. Ltd. - Shin-Nippon Steel Corp. - Shochiku Co., Ltd. - Showa Denko K.K. - Sony Corp. - Suntory Ltd. - Television Tokyo Channel 12 Co. Ltd. - The Japan Chamber of Commerce and Industry - Tokyo Broadcasting System Inc. - Tokyo Electric Power Co. Ltd. - Tokyo Mutual Bank Ltd. - Tokyo Stock Exchange - Toray Industries Inc. - Toshiba Corp. - Toyota Motor Corp. - Ushio Inc. - Wacoal Co. Ltd. - Yasuda Fire and Marine Insurance Co. Ltd. - Yomiuri Shinbun Co. Ltd.

 The Japan Foundation

 ANA All Nippon Airways

FRFAP - 1997 - JAPON - TH - 03 - PRGS

l'Errance de Yositone - mille cerisiers en fleurs

La pièce *Yositone Senbon zakura* (Yositone, mille cerisiers en fleurs) est avec *Sugawaradenju tenarai Kagami* (le Secret de la calligraphie de Sugawara) et *Kanadehon Chûsingura* (les 47 Rôlins), l'un des trois chefs-d'œuvre de l'âge d'or du *ningyô-jôruri* (art du théâtre de marionnettes et de la récitation). Cette pièce a été écrite par trois célèbres auteurs : Takeda Izumo, Miyoshi Shôroku et Namiki Senryû, et créée en 1747 au théâtre Takemotoza d'Osaka.

Yositone était un chef militaire de la deuxième moitié du XII^e siècle, qui a lutté victorieusement contre le clan Taira (Hêke). Son exil de Kyoto, la capitale, par le Shôgun Minamoto no Yoritomo, a marqué le début de sa longue errance. Son sort tragique a été source d'inspiration d'un grand nombre d'œuvres littéraires et théâtrales. La pièce du *ningyô-jôruri* traite de l'errance de Yositone, partant de Kyôto jusqu'à sa retraite dans les montagnes

de Yosino, célèbres pour leurs cerisiers. *Senbon zakura* signifie littéralement "mille cerisiers", mille symbolisant la multitude.

Malgré le titre de la pièce, **Yositone** lui-même n'occupe qu'un rôle secondaire. Les personnages principaux sont plutôt **Taira no Tomomori**, **Igami no Gonta** et **Satô Tadanobu**, l'un des fidèles guerriers de **Yositone**. Mais **Tadanobu** n'est en réalité que le renard **Genkurô**, qui a pris la forme d'un guerrier.

La pièce s'inspire d'une légende selon laquelle, après la défaite du clan Taira, les têtes de Tomomori, Koremori et Noritune, coupées et exposées, n'étaient en réalité pas celles des trois chefs militaires du clan Taira.

Michiyuki Hatune no tabi (Voyage avec le tambour appelé Hatune) est la première scène du quatrième acte. Elle retrace le voyage de **Sizuka-Gozen**, bien-aimée de **Yositone**, accompagnée par **Tadanobu**, qui n'est en fait que le renard **Genkurô**. C'est une des meilleures scènes de voyage, *michiyuki*, de tout le répertoire.

l'Errance de Yositone

Scène de voyage avec le tambour appelé Hatune

De l'amour ou la fidélité, lequel pèse le plus ? L'amour ne peut pas se mesurer sur une balance.

Sizuka-Gozen, confiée à Tadanobu, un Samourai fidèle et sincère, a quitté la capitale où elle menait une vie discrète. Belle malgré ses vêtements simples, Sizuka-Gozen suivait la route de l'exil prise par son mari Yositone. Embarquée à Nanihadu, elle a été à la merci de la mer.

Maintenant, sans autre bagage que l'amour pour son mari, elle prend la route de Yamato pour Yosino, où l'on dit qu'il s'est réfugié.

Les rossignols des vallées modulent leurs premiers chants du printemps, le tambour Hatune, le Premier Son, les accompagne.

Attiré par le rythme mais aussi par la bonne volonté de Sizuka-Gozen, Tadanobu apparaît dans ses habits de voyage. Il porte sur son dos un précieux bagage enveloppé de tissu. Il arrive par un sentier de campagne, à pas lents pour que sa patronne remarque pourquoi il tarde à venir.

Mais il ne peut plus résister, il arrive d'un pas léger, plein de joie.

Discret, il reste de l'autre côté de la route pour s'excuser :

« Je n'ai pas imaginé un pas rapide de la part d'une femme. Je vois que vous m'attendez depuis longtemps, Ici nous avons la chance que personne ne passe. »

Il sort l'armure que Yositone lui a donnée en trophée quand il lui a donné le nom de Satô-Tadanobu et la lève au-dessus de sa tête avec respect.

Sizuka-Gozen la prend comme l'effigie de son mari et la pose sur un rocher comme ceux que l'on trouve dans la mer. Elle lui parle :

« Vous êtes parti au pays de l'ouest que vous ne connaissiez pas. Vous avez rencontré une tempête sur la mer et êtes parvenu à la plage de Sumiyosi. J'ai entendu dire que vous étiez à Yosino. Je

Tadanobu (Genkurô)



Sizuka-Gozen



viendrai bientôt vous rejoindre.»

Ensemble ils rangent l'armure.

De l'oie ou de l'hirondelle, laquelle est la plus jolie ? La plus jolie, c'est l'hirondelle qui nourrit ses petits. Il y a des oies qui émigrent, abandonnant la saison des fleurs. En rentrant chez elles, elles apporteront de nos nouvelles. Ainsi soit-il, ainsi soit-il. On s'amuse à chanter.

Tadanobu : « J'ai reçu cette armure en trophée pour l'exploit de mon frère aîné Tugunobu. Je sais bien ce qu'il a fait. Dans la bataille de Dannoura, les soldats des Hêke étaient sur leurs bateaux avec leurs drapeaux rouges, et les soldats des Genzi, eux étaient sur la terre avec leurs drapeaux blancs.

« On voyait un Samouraï des Hêke qui a déclaré avec dignité, son grand sabre levé dans le soleil couchant, qu'il était Waru-no Sitibê Kagekiyo. Il répétait son nom, il agitait son sabre, l'agitait et l'agitait, à droite et à gauche.

« Comme une tempête qui arrache toutes les fleurs de cerisiers, un homme arrive : " Vous, le faible, vous ne méritez pas votre nom. Voici Mionoya-no Sirô ! Je

suis là pour vous battre ! " Il l'a attaqué sur la plage.

« Les deux sont forts, les deux sabres se croisent mais la lutte ne s'achève pas, les deux sabres se cassent à la garde. Sous leurs pieds, les vagues arrivent, se retirent. " La victoire ne doit pas m'abandonner. " L'un saisit la jugulaire de l'autre. « L'un avance, l'autre se retire, ils titubent, chancelent. La jugulaire se rompt et les deux tombent à terre.

« L'un dit qu'il est fort des bras, l'autre dit qu'il est fort du cou... »

Tadanobu rit : « Ha, ha, ha, ha, ha... »

Sizuka-Gozen rit : « Ho, ho, ho, ho... »

L'homme et la femme vont et viennent en riant.

Tadanobu : « Mon frère aîné Tugunobu, lui, il combattait sans relâche. Il monta à cheval devant le Grand Général Yositune pour le protéger.

« À peine le Grand Général a-t-il commencé à lui parler que le fameux arbalétrier des Hêke, Noto-no Kami Noritune, se présente et tire.

« La flèche, hélas, frappe droit dans le cœur de mon frère aîné Nobutugu. »

Cette mort inespérée laisse de lui le souvenir d'un Samouraï brave et fidèle. Son souvenir fait jaillir des larmes qui ne tarissent jamais.

Sizuka-Gozen : « Mon mari Yositune vivra un jour dans une paix sans fin comme les branches fines et longues du saule au printemps. Ses liens fraternels avec son frère aîné Minamoto-no Yoritomo ne seront plus rompus. »

Les deux voyageurs s'encouragent, ils se pressent mais le chemin est long. Ils passent par le hameau du col de Asihara et par le champ non loin des villages de Tutida et Mutuda. Ils arrivent à un hameau au pied du mont Yosino rempli de fleurs de cerisiers qui ressemblent plutôt à des nuages de fleurs dans le vent du printemps.

L'Errance de Yositune



ph. Hisao Kawahara

Double Suicide à Sonezaki

de **Monzaemon Chikamatu**
musique **Matunosuke Nozawa**

La pièce s'inspire d'un fait divers. **Tokubê**, commis dans la maison de commerce de *shôyu* (sauce de soja) Hiranoya du quartier de Utihonmachi d'Osaka, est amoureux de **Hatu**, courtisane de la maison de thé Tenmaya du quartier Kita no sinchi. Malheureusement, on veut le forcer à épouser la nièce de son patron pour élever son statut. On oblige par ailleurs **Hatu** à accepter de devenir la maîtresse d'un riche commerçant. C'est ainsi que, dans la nuit du 7 avril 1703, les deux amants se suicident ensemble, dans le bois du sanctuaire shinto de Tenzin.

À partir de ce fait divers, Monzaemon Chikamatu, alors âgé de 51 ans et en pleine maturité de son art, écrit cette pièce un mois après le drame. Présentée au théâtre Takemotoza elle remporte immédiatement un vif succès. Elle marque le début d'un nouveau genre dramatique basé sur la réalité sociale, le *sewanono*. Jusqu'alors, les pièces de récitation théâtrale (*jôrun*) étaient basées sur des thèmes historiques (*jidaimono*).

Elle n'a plus été présentée jusqu'en janvier 1955, date à laquelle l'adaptation de Matunosuke Nozawa, présentée au théâtre Bunraku-za du quartier de Yotsubasi d'Osaka, lui a donné un nouvel élan.

Double Suicide à Sonezaki

Acte I. Devant le sanctuaire shinto d'Ikudama

Égaré mais déterminé à ne pas ajouter aux rumeurs galantes, dans le quartier Uti-Honmati, un beau jeune homme, fou d'amour, travaille à Hiranoya depuis déjà d'innombrables printemps.



Tokubê

Il ne buvait qu'un petit verre de saké, mais maintenant il en boit même une centaine et sa joie s'exprime dans les fleurs de prunier; on appelle cet homme élégant Toku d'après son nom Tokubê. Bien qu'il ne soit qu'un simple employé, il est élégant avec ses cheveux fins qui rappellent les branches d'un saule. La couleur de ses manches de kimono évoque celle des troncs d'arbres au bord de la rivière Natori.

Suivi par un serviteur aux manches dégoulinantes de sauce de soja frais, qui transporte des marchandises dans les mêmes tons, lui, n'étant encore qu'un simple employé, fait le tour de la clientèle, d'une maison à l'autre; le voilà qui arrive au sanctuaire shinto d'Ikudama, dont le nom évoque ses déplacements. Voyant une femme assise sur le banc d'une maison de thé, il remarque tout de suite que c'est Hatu et s'arrête.

« Ah ! oui. J'ai oublié une chose très importante. Écoute, Tyôzô. Je rentrerai plus tard. Va tout seul chez les clients des temples bouddhistes de Kuhonzi et de Tyôkyûzi, et ensuite va chez les Samouraï par le quartier Uemati avant de rentrer au magasin.

« Dis aux gens de chez nous que Tokubê



Hatu

rentrera bientôt. Mais attention ! Ne passe pas par le quartier chaud de Dôtombori. »

S'il ne semble oublier aucune instruction, c'est parce qu'il a rencontré la femme de son cœur.

« Oui, oui. D'accord. »

Tyôzô s'en va. Le voyant s'éloigner, il appelle :

« **Hatu** ! C'est toi, n'est-ce pas ? **Hatu** ! »

Hatu vient en courant :

« Mais c'est Tokubê. Ciel ! Mais... pourquoi ? »

Le voyant, elle ne peut exprimer sa peine, mais ses yeux parlent d'eux-mêmes.

Tokubê, enlevant son chapeau :

« Oh non, ne pleure pas. Ne dis pas ta peine. Je ne voulais rien te cacher, mais ça ne servait à rien de t'expliquer.

« Mais maintenant je t'explique. C'est comme ça. Écoute-moi. Mon patron est certes mon véritable oncle. Je ne suis donc pas comme les autres employés. On s'occupe bien de moi.

« Et moi aussi, je travaille bien et je suis loyal. Et alors, parce qu'on appréciait mon honnêteté, on a voulu arranger mon mariage avec une nièce de la femme du patron, qui ne me rapporterait pas moins



Kuhêzi

de deux *kan* d'argent, le montant exact que ma belle-mère a emprunté à mon patron, pour qu'ainsi j'aie un magasin à moi.

– Alors toi, tu vas épouser une nièce de...
– Mais non, écoute bien. On en parle déjà depuis l'an dernier, mais moi, je t'ai, toi. Comment ai-je pu être entraîné dans ce genre d'histoire ? Moi, **Tokubê**, je n'accepte pas de mariage imposé.

– **Tokubê**, comme je suis heureuse ! Et alors, la suite ?

– Depuis, mon patron s'est fâché. Il a dit : " Je sais pourquoi tu n'acceptes pas. On dit que tu es amoureux d'une certaine **Hatu** de la maison Tenmaya du quartier Dôzima-Sinti au sud de la rivière Sizimi. C'est pour cela que tu ne veux pas épouser la nièce de ma femme.

" Maintenant je ne veux plus que tu épouses cette fille. Puisque c'est comme ça, tu devras me rembourser les deux *kan* d'argent avant le 7 avril pour régler ton compte. En tout cas, je ne te laisserai ni vivre ni même entrer dans la ville d'Osaka." Il était tellement fâché.

« Mais moi, je suis un homme, j'ai ma fierté. J'ai donné mon accord et je suis tout de suite allé dans mon village voir ma belle-mère. Mais c'est une femme



acte I

qui a du mal à se séparer de son argent. Tout de même, les villageois ont pris mon parti et l'ont persuadée, et finalement j'ai eu l'argent.

« Mais même si je rembourse la dette de ma belle-mère, même si je ne dois rien à personne, on ne me laissera pas vivre à Osaka. Et alors, comment pourrais-je te voir ? Séparé de toi, Tokubê aura-t-il encore une raison de vivre ? »

Les larmes aux yeux, l'homme se tait, désespéré. Hatu pleure, mais s'efforce de prononcer ces mots :

« Écoute. Toute ta souffrance, c'est à cause de moi. Donc, tout de même, si tu es exilé d'Osaka, je saurai arranger les choses. Et même si nous ne pouvons plus nous voir, on dit que l'amour des époux n'est pas seulement pour ce monde, il se poursuit dans l'au-delà. Si nous mourions, nous aurions encore l'au-delà. Personne ne pourra nous empêcher de gravir le mont de la Mort ni de traverser le fleuve Sanzu pour aller dans l'au-delà.

« Mais tu as parlé du 7 du mois. C'est déjà demain. S'il s'agit de rembourser, rembourse ton patron rapidement et essaie de calmer sa colère. »

Alors Tokubê :

« Mais ce n'est pas tout. Moi aussi je pense que je devrais le faire mais je suis inquiet. Tu connais Kuhêzi du magasin d'huile Aburaya. Lui, à la fin du mois dernier il m'a demandé désespérément de lui prêter deux kan d'argent pour un seul jour. Il m'a promis de me les rembourser dans la matinée du 3 de ce mois.

« Je me suis dit que je n'en aurais pas besoin jusqu'au 7, et donc par amitié, je les lui ai prêtés. Et alors, hier non plus je n'ai pas pu le voir parce qu'il n'était pas là. Mais ce soir je veux absolument en finir avec cette histoire.

« Lui, il est un homme loyal et j'espère qu'il ne faillira pas. Hatu, ne t'inquiète pas. » *Encouragée ainsi, elle se sent un peu rassurée.*

Justement à ce moment, ils entendent une voix familière qui chante :

« Fleurs de cerisiers et feuilles colorées de Yosino et Hatuse, la lune et la neige de Sarasina et Kosizi... »

C'est une bande d'hommes ivres qui suivent Kuhêzi. Le voyant, Tokubê se précipite vers son ami et le prend par la main pour l'arrêter :

« Kuhêzi, tu passes au bon moment. Je

te cherche déjà depuis quelque temps. Tu ne m'as pas prévenu et tu t'amuses ainsi. Ce n'est pas juste. Alors, aujourd'hui absolument, tu dois t'acquitter de ta dette. »

Kuhêzi, retrouvant ses esprits, prend une posture provocante :

« De quoi tu parles, Tokubê ? Ce sont les gens de mon quartier. Nous avons assisté à une réunion de la mutuelle Isekô, et naturellement nous avons bu un peu. Pourquoi tu me prends par le bras ? Tu es impudent !

– Tu dis n'importe quoi, Kuhêzi. Moi, Tokubê, j'ai raison. Mais, bon, devant les gens de ton quartier je ne veux pas insister.

– Je ne te comprends pas du tout. Dis-moi ce que tu as à dire.

– Si tu veux, je te dis : Les deux kan d'argent que je t'ai prêtés le 28 du mois dernier sous la condition d'être remboursé le 3 de ce mois, je te demande de me les rendre. »

Avant même que Tokubê ait terminé sa phrase, Kuhêzi se met à éclater de rire :

« Ha ha ha ha ! Tokubê, tu as perdu la raison, toi. Nous sommes amis depuis quelques années, et je ne t'ai jamais emprunté un sou. Si tu inventes des choses, tu vas le regretter. »

Kuhêzi s'écarte de Tokubê.

Tokubê change soudain de visage.

« Arrête de dire n'importe quoi, Kuhêzi. Souviens-toi de ce que tu m'as dit. À cause d'un manque de deux kan d'argent pendant un seul jour à la fin du mois, tu te lamentais que tu allais faire faillite. C'était une somme très importante pour moi aussi, mais je me suis dit que c'était l'occasion ou jamais de prouver mon amitié. Je te l'ai prêtée par loyauté.

« J'ai dit que tu n'aurais pas besoin d'écrire un acte de prêt, mais c'est toi-même qui as insisté pour le faire. Tu m'as fait écrire un acte et tu lui as apposé ton cachet devant moi.

– Quoi ? Mon cachet ? Alors, je veux voir cet acte. Montre-le moi !

– Mais bien sûr, je te le montre (*Il sort de son portefeuille l'acte de prêt*), les autorités de la ville reconnaîtront ton cachet.

Double Suicide à Sonezaki (suite)

Alors, Kuhêzi, tu nies même avec ça ? »

Regardant le papier, Kuhêzi :

« Hé, hé, hé, hé, hé ! Certes, c'est mon cachet, mais Tokubê, tu ne dois pas faire des choses comme ça même si tu as beaucoup de difficultés.

« Moi, Kuhêzi, j'ai laissé tomber et j'ai perdu le 25 du mois dernier mon portefeuille avec mon cachet. J'ai enregistré la perte auprès des autorités et j'ai changé de cachet. Comment aurais-je pu apposer le 28 du mois mon cachet qui avait été perdu le 25 ?

« Ah, c'est ça. Toi, tu as ramassé mon portefeuille, écrit un acte de prêt et apposé mon cachet pour m'extorquer de l'argent. C'est un crime plus grave que l'usage d'un faux cachet. Tu devrais avoir la tête tranchée, mais par amitié je te pardonne. Je vais voir si tu arrives à faire argent de ce papier. »

Il lance le papier au visage de Tokubê avec un regard effronté. Surpris, Tokubê lui lance :

« Oh, tu l'as prémédité, tu l'as prémédité. Je me suis laissé tromper, mon Dieu ! Cet argent est aussi important que ma vie. Puis-je m'en laisser priver ? Comme tu l'as prémédité ! Je perdrais même si je faisais appel au tribunal. Alors, je le reprends de force !

– Eh, cet imbécile qui était un simple apprenti ! »

Ils se battent. Hatu, ne sachant que faire :

« Oh, non. Messieurs, faites cesser cette violence. S'il vous plaît, s'il vous plaît. Arrêtez, arrêtez ! »

L'entendant crier, un client de la campagne sort en courant. Déclarant qu' "il faut la protéger", il emmène Hatu de force.

Abandonné, Tokubê est roué de coups, battu et jeté par terre par la bande qui accompagnait Kuhêzi.

« Cet imbécile de Kuhêzi, je ne le laisserai pas partir, je ne le laisserai pas vivre ! (*Le laissant se traîner à quatre pattes,*

ses ennemis s'enfuient et disparaissent.) Ah, quelle humiliation ! Je suis mortifié. Quel complot atroce et inhumain ! En me faisant écrire cet acte de prêt et y apposant son cachet, lui, il avait déjà déclaré et fait savoir à tout le monde qu'il avait perdu son cachet. Et maintenant c'est lui qui me menace au contraire.

« Foulé aux pieds, battu et humilié, je ne peux plus passer pour un homme honorable. Puisque ça s'est passé comme ça, je montrerai en mourant à tout le monde de la ville d'Osaka sans attendre plus, que Tokubê est honnête et innocent. Kuhêzi saura qu'il ne peut pas rester impuni. »

Tokubê pleure comme un homme qui pleure, ses cheveux défaits, sa ceinture dénouée. Misérable même d'apparence, il ramasse et met son chapeau déchiré. Sa tête penchée invite le soleil à s'incliner, il marche d'un pas pesant dans le crépuscule des rues de Naniha, la ville d'Osaka, sans savoir où aller. On entend les cloches du soir qui rappellent que le monde est impermanent.

Acte II. La maison close Tenmaya

Le vent arrivant par la Sizimi, rivière de petites coques, traverse le quartier où on perd la raison à cause de l'amour comme le coquillage perd sa chair au fond de la rivière.

La voie de l'amour est une voie sans lumière et pour l'éclairer le quartier se remplit tous les soirs de lumières comme des lucioles, mais des lucioles de toutes saisons, ou comme les étoiles d'une nuit pluvieuse.

Nous sommes en été, mais au pont de Mameda, champs de pruniers, on voit des fleurs même en été. Les voyageurs venus de la campagne comme les citadins habitués du quartier, ont chacun leur voie de l'amour.

Les galants expérimentés perdent la raison. Les débutants sur cette voie, eux aussi, fréquentent le quartier, si bien que même nouveau, le quartier clos prospère.

Misérable est Hatu de la maison close Tenmaya. Rentrée, inquiète de ce qui

s'est passé aujourd'hui, elle ne veut pas boire, tant elle est désespérée. Elle n'arrête pas de pleurer.

Ses collègues, femmes du quartier, lui demandent comme pour la consoler :

« Dis-moi, Hatu, tu n'as rien entendu ? J'ai entendu dire que Tokubê s'est fait battre pour quelque chose d'inconvenant, est-ce vrai ? »

Une autre s'avance :

« Mais ce n'est pas comme ça. Un de mes clients m'a raconté qu'il a été arrêté à cause d'une fraude, mais un autre dit qu'il est en prison parce qu'il avait fait usage d'un faux cachet. Écoute, Hatu, ne désespère pas. Je te parle. »

Leurs consolations ne font qu'augmenter sa souffrance. « Oh, non. Ne me parlez plus. Plus j'en entends, plus je me sens en peine. Je ferais mieux de mourir. »

Hatu se tait pour pleurer et ses collègues ne savent plus comment la consoler, perdues elles aussi.

Hatu, plongée dans une tristesse désespérée, lance un regard inquiet vers la rue et voit comme en rêve, la silhouette de Tokubê caché sous son chapeau malgré la nuit et perdu dans ses pensées.

L'apercevant, elle veut se précipiter pour le rejoindre, mais quelle tristesse d'en être empêchée à cause des gens présents autour d'elle !

« Alors, que faire ? Mais oui ! (*Elle se lève lentement et descend dans le jardin.*) Que je suis triste. Je vais voir dehors. »

Mine de rien, elle sort et parle d'une voix basse mais en soufflant :

« C'est Tokubê, n'est-ce pas ? J'ai entendu beaucoup parler de toi, et je m'inquiétais, je m'inquiétais. J'étais folle. »

Elle met sa tête sous le chapeau de Tokubê et pleure en silence pour ne pas attirer l'attention des gens. L'homme parle, en larmes lui aussi :

« J'ai honte de ce qui s'est passé aujourd'hui, mais toi, j'espère que toi, tu me comprends. Ce criminel de Kuhêzi, je voudrais bien le tuer, mais il s'agit d'un complot qu'il avait très bien prémédité. Comment pourrais-je me défendre ? En effet, plus je plaide, plus on me culpabilise.



acte II

« Bientôt tout le monde changera d'opinion. Après tout, je ne peux plus vivre comme un homme honorable. Je ne pourrais pas affronter le jour qui arrive. J'y suis fermement déterminé. »

Entendant le murmure de sa voix tremblante, Hatu ne peut pas cacher sa sincérité qui s'exprime par son regard et par ses larmes.

Alors on entend le patron qui l'appelle de l'intérieur de la maison :

« Ah, toi, Hatu ! Le monde dit du mal de toi. On te voit, si tu restes dehors. Viens dans la maison. Tu m'entends ? »

D'autres l'appellent à haute voix :

« Hatu, on t'appelle. Rentre ! »

– Oh, oh, voilà ! Si c'est comme ça, on ne peut pas parler. Laisse-toi faire même si tu ne veux pas. C'est seulement pour un petit moment. »

Elle cache l'homme sous la traîne de sa longue robe et en le faisant avancer à quatre pattes, elle le cache sous la véranda à côté de la marche en pierre. Elle s'assoit juste au-dessus, prend une pipe, l'allume et feint l'ignorance.

À ce moment Kuhêzi arrive devant la maison, avec sa prétention détestable.

Ivre et titubant, il regarde l'intérieur de la maison Tenmaya :

« Ah voilà les demoiselles de la maison. Vous avez l'air triste. Si vous voulez, Monsieur Kuhêzi vous fait la faveur d'être votre client. Voilà, Monsieur le Patron. Ça fait longtemps, n'est-ce pas ? »

En parlant ainsi, Kuhêzi entre dans la maison et s'installe sur le tatami. Alors on le sert comme il faut :

« Un plateau avec du tabac. Un verre pour le saké.

– Ah non, merci. Ne me sers pas de saké, j'en ai trop bu. Par contre j'ai quelque chose à vous raconter. Venez toutes ici. *(Il sort sa pipe, l'allume en faisant des ronds de fumée.)* Voilà, Hatu est là. Elle a comme client Tokubê, un type de chez Hiranoya. Lui, il a ramassé mon cachet que j'avais perdu et écrit un faux acte de prêt pour deux kan d'argent pour me voler. Bien évidemment il s'agit d'un prêt qu'il a inventé, un mensonge pur et simple.

« À court d'arguments, il a fini par vouloir se battre. Mais les gens du quartier l'en ont empêché et le résultat a été tout le contraire. Tokubê a été battu presque à

mort et a perdu son honneur d'homme. « S'il vient par ici, mettez-vous en garde. Je vous raconte ceci à vous toutes, parce que cet imbécile de Tokubê pourrait venir ici vous persuader que le blanc est noir, au contraire de la vérité.

« Même s'il insiste, vous ne devez pas le croire. Vous ne devriez pas le laisser s'approcher de la maison. Après tout il finira sur un champ d'exécution de Noe ou Tobita pour se faire manger par les corbeaux. Le mal est toujours puni. »

Kuhêzi ne mâche pas ses mots comme s'il disait la vérité.

Sous la véranda Tokubê est tellement en colère qu'il serre les dents et tremble. Mais quelle brave femme ! Hatu, malgré elle, se contient et calme son homme avec le bout de ses pieds.

Cependant, le patron, par prudence vis-à-vis d'un bon client, ne juge pas entre le bien et le mal, se lève et détourne la conversation en murmurant un ordre :

« Ah oui, en bavardant j'oubliais complètement. Mes enfants, servez à notre client un bol de consommé. »

Il disparaît vers l'intérieur de la maison. Hatu en larmes parle mais on ne sait pas si c'est à Kuhêzi ou si elle se parle à elle-même :

« Pour vous il s'agit d'un ami. Alors il ne faut pas dire tant de mal de lui. Moi, je le connais bien depuis des années et nous nous connaissons même du fond du cœur.

« C'est mille fois dommage et bien malheureux qu'on parle ainsi de lui, mais Tokubê n'a jamais été un homme méchant comme on le dit maintenant. Son grand cœur s'est retourné contre lui, il s'est laissé tromper. Mais s'il n'y a pas de preuve, il ne peut pas se défendre.

« Si c'est comme ça, Tokubê n'aura pas d'autre choix que de mourir. Je voudrais bien entendre s'il est bien déterminé à se condamner à mourir. »

Parlant ainsi, elle pose la question à son homme avec ses pieds.

Sous la véranda Tokubê prend dans ses mains un pied de Hatu pour le poser sur sa gorge, en lui signifiant qu'il se suicidera.

Hatu : « Mais oui, ça doit être comme ça, ça doit être comme ça. Ce sera la même chose, même s'il continue à vivre. Pourquoi ne pas venger l'offense par la mort ? »

Kuhêzi, terrifié à cette idée :

« C'est horrible ! Quel monologue que tu fais, Hatu ! Mais, hé, hé, hé, Tokubê n'arrivera jamais à se suicider.

« En tout cas, s'il meurt, alors moi, Kuhêzi, je m'occuperai de toi. Toi aussi, tu es amoureuse de moi, n'est-ce pas ? »

Hatu : « Oh, ho, ho, ho, il faudrait vous en remercier. Mais si vous payez pour m'avoir, je vous tuerai, vous aussi. Vous êtes d'accord ? »

« Imaginez-vous que je continuerais à vivre même un instant sans Tokubê ? Vous, monstre de Kuhêzi, vous feriez mieux d'arrêter de dire des bêtises, et de vous taire. Ce que vous dites me remplit de peine.

« Coûte que coûte, je vais mourir avec Tokubê. Tokubê, je mourrai avec toi, tu m'entends ? »

Hatu touche ainsi Tokubê avec ses pieds. Sous la véranda l'homme en larmes prend ses pieds dans ses deux mains et pleure en retenant son souffle. La femme, cachant à peine son émotion, pleure et pleure, son cœur en union avec Tokubê, bien qu'ils ne se parlent pas.

Envahi de crainte, Kuhêzi :

« Il paraît que ça va mal ici. Cette Hatu, c'est une originale. Elle dit qu'elle n'aime pas un bon client riche comme moi. Alors bon, je vais boire à la maison de thé Asaya. Venez toutes avec moi.

« Oh, ce n'est pas facile de marcher avec tellement d'argent. Oh c'est difficile ! »

Kuhêzi n'arrête pas de dire des méchancetés et de crier jusqu'à ce qu'il quitte la maison. Le patron, lui aussi, se sent un peu découragé :

« Ce soir on ferme tôt et on se couche. Éteignez les lampes de la porte. Préparez les lits pour les clients qui restent pour la nuit. Ne manquez pas de faire attention aux feux. Tout le monde au lit. Eh, Hatu, toi aussi, tu montes te coucher, d'accord ? »

Hatu se retire dans sa chambre en murmurant ses dernières salutations :

« Alors, Monsieur le Patron, mais aussi toutes mes collègues, je vous souhaite une bonne nuit. C'est le dernier soir où je vous vois. Adieu, adieu ! »

Quel dommage que les gens de la maison ignorent qu'il s'agit d'un éternel adieu.

Déjà tout le monde dort et quelqu'un ronfle. C'est le sommeil, comme on dit, du quartier Sirakawa de Kyôto. La nuit avance et on entend les appels des vigiles du quartier. Leurs claquoirs résonnent sous le ciel plein d'étoiles. On n'aura entendu qu'en rêve leur appel : « Attention aux feux ! »

Hatu s'habille de blanc pur pour mourir et met sa robe noire par-dessus pour la voie noire de l'amour. D'un pas furtif elle jette un regard en bas.

Voilà son homme qui sort sa tête du dessous de la véranda. Il lui fait signe, il opine de la tête et lui parle avec le cœur en montrant du doigt le chemin.

Mais hélas, une servante dort au pied de l'escalier, une veilleuse allumée éclairant le chemin. Un moment de réflexion et Hatu fixe un éventail au bout d'un balai pour l'éteindre, mais en vain.

Elle tend la main encore plus vers le bas et finalement arrive à l'éteindre pour être plongée dans les ténèbres.

Le patron se réveille à l'intérieur de la maison :

« Que se passe-t-il, mes filles ? La veilleuse est éteinte. Que quelqu'un se lève pour la rallumer. »

La servante se lève lentement encore à moitié endormie et s'essuie les yeux de la main : « Patron, que voulez-vous ? »

– J'ai entendu un gros bruit. Allume la lampe pour voir.

– C'est vrai. Il fait tout noir. Où est la boîte de silex... ? »

La servante cherche partout.

Hatu rampe pour éviter d'être touchée. Elle souffre dans les ténèbres dont on dit toujours que la réalité n'y est pas plus réelle que le rêve.

Finalement les deux se rejoignent, et ils avancent, main dans la main sans faire

de bruit, vers la porte. Ils débloquent le verrou, mais la porte coulissante fait un bruit inquiétant, ce qui les fait hésiter. Voilà que la servante frotte le silex... Au son du frottement de silex...

Un seul coup de silex, ils ouvrent un peu... Des coups de silex répétés, ils ouvrent un peu plus...

Toujours de concert ; la porte, les deux amants. Ils se resserrent, se raidissent et tiennent leurs manches autour des bras pour passer par la porte en bois ainsi entrouverte.

Comme sur une queue de tigre, ils sortent enfin dans la rue pour se regarder : « Ah, quel bonheur ! »

Ils sont heureux d'aller mourir. Ah ! il faut avoir pitié d'eux. Miséricorde ! Ce qui reste de leur vie, ce n'est pas plus que des étincelles de silex.

Acte III. Au bois du sanctuaire shinto de Tenzin

Le monde s'achève, la vie s'achève. Aller mourir, c'est comme du givre sur le chemin d'un cimetière. À chaque pas, tristement il disparaît, comme un rêve.

À l'aube on compte les coups de la cloche jusqu'au sixième. Le septième est le dernier son que l'on entend dans ce monde. La cloche résonne de la vraie joie de ceux qui vont cesser de vivre pour toujours.

On entend la cloche pour la dernière fois, et on voit pour la dernière fois les herbes et les arbres. On lève les yeux pour la dernière fois vers le ciel. La Grande Ourse se reflète dans l'eau de la rivière et la Voie Lactée accueille ces deux étoiles amoureuses.

Le pont de Mumeda est le pont des noces éternelles. Comme un couple de pies, comme les étoiles amoureuses, nous resterons un couple amoureux. Ils se serrent l'un contre l'autre pour ne pas manquer de rester ensemble dans l'au-delà. Des larmes coulent et le niveau de la rivière monte.

Poussées par le vent, les ténèbres traversent le ciel et le cœur. Une étincelle, est-ce une étoile ou un éclair ? Même sur

le chemin de la mort, elle fait peur.

Hatu : « J'ai peur. Cette lumière, qu'est-ce que c'était ? »

– Ce n'est rien d'autre que des âmes de morts. Que c'est triste de voir un couple d'âmes qui s'envolent. C'est peut-être ton âme et mon âme.

– C'était nos âmes, dis-tu ? Alors, sommes-nous déjà morts ? Nous sommes ensemble même après la mort ! »

Ils s'embrassent en se serrant fort l'un contre l'autre. Comme c'est triste, qu'il leur reste si peu à vivre. Tokubê prend la main de Hatu :

« Cette nuit n'est pas comme les autres. Même si elle n'est qu'une brève nuit d'été, mon cœur reste serré contre ton cœur. Une fois le jour arrivé, on va parler de nous comme d'un couple scandaleux.

« Qu'ils rient s'ils le veulent. Je ne le contesterai pas, je ne regretterai rien. On ne peut pas comprendre nos cœurs qui se réjouissent de mourir ensemble. Mes parents nous attendent dans l'au-delà. Je te les présenterai et je t'épouserai. Je te le promets. »

L'homme étreint la femme. Elle ressent une joie infinie :

« Je suis heureuse, je me réjouis. Mais je suis jalouse de toi, parce que mes parents vont encore bien et restent dans ce monde. C'est triste de ne pas savoir quand je vais les revoir. Ils vont certainement apprendre notre mort. Du moins je prie que mon cœur s'unisse aux leurs et qu'ils me voient dans leurs rêves.

« Maintenant c'est le moment de l'adieu à ce monde. Maman, Papa, je vous aime, je pense à vous. »

Hatu pleure sans retenue.

Tokubê : « On ne peut pas rester ainsi trop longtemps. Ce serait la honte des hontes de ne pas arriver à mourir. Le moment est arrivé. Tu es prête ? »

L'homme sort son couteau, mais cette femme, c'est la femme qu'il aime depuis des années, c'est la femme qu'il serrait tout contre lui. Comment lui planter ce couteau dans la peau ? Il hésite, elle ferme les yeux et lui dit :

« Tue-moi tout de suite, tue-moi tout de suite ! »



ph. Hisao Kawahara

acte III

Quel beau visage déterminé ! D'un temple bouddhiste, on entend la récitation triste d'un soutra pour la paix des âmes des morts : Nam-Amidâ, Nam-Amidâ-Bhud, qui les accompagne à la sortie de ce monde. Après un long rêve dans le bois de Sonezaki, ils disparaissent comme la rosée dans la forêt.

Traduction française Iwahito Higashitani d'après le texte fourni par la troupe Bunraku pour la représentation.